

NEOPROG n°2

Twelfth Night
Prog'Sud
Arena
The Sea Within
Maiden UnitedD



Ocean Machine



L'éditorial

Un mois déjà ! Comme le temps passe vite. Vous avez aimé notre numéro un ? La seconde édition du magazine papier Neoprogram vous réserve encore bien des articles à lire, allongés sur la plage : des chroniques ainsi que le live report de Prog'Sud 2018.

Pourquoi Devin Townsend en couverture ? Pourquoi pas. Nous avons couvert son concert au Z7 en février 2017 et il sort un live le 6 juillet, Ocean Machine - Live at the Ancient Roman Theatre, une bonne raison pour le mettre en avant vous ne trouvez pas ?

Table des matières

L'éditorial.....	3	EP de Arabs in Aspic (2018).....	17
Les chroniques.....	4	The Sea Within (2018).....	18
Ocean Machine (2018).....	4	Circle Six de Emmerhoff (2018).....	19
The Gift (2018).....	6	Empire of the Clouds de Maiden United	
Soyuz de Gazpacho (2017).....	7	(2018).....	20
Fractured de Lunatic Soul (2017).....	8	scattered shards de Crystal Palace (2018)...	21
Fact and Fiction de Twelfth Night (réédition		Hereafter de Burntfield (2018).....	22
2018).....	9	Ruin de Tantal (2018).....	23
Lemmings Suicide Myth (2018).....	13	Live reports.....	24
Harnessing the Universe (2015).....	14	Prog'Sud 2018.....	24
Cold war of solipsism de Art of Illusion		Galaad et Lazuli Chez Paulette.....	30
(2018).....	15	Quelques concerts à venir en France.....	33
Double Vision de Arena (2018).....	16	Et prochainement.....	34

L'équipe Neoprogram :

Jean-Christophe Le Brun
 Laurent Regnard
 Jean-Noël del Castillo
 Guillaume Gibert
 François Moreno

Contact :

Neoprogram
 93 route de Lyon
 67400 Illkirch-Graffenstaden
 France

contact@neoprogram.eu
<http://www.neoprogram.eu>

Les chroniques

Ocean Machine (2018)



Que l'on aime ou non le personnage, force est de constater que Devin Townsend est une bête de scène. Un charisme fabuleux allié à un sens de la démesure sans limite, un souci de la mise en scène, de la qualité sonore de ses shows. Il faut assister au moins une fois dans sa vie à l'un de ses concerts. A Neoprog, nous l'avons vu à deux reprises, la dernière, au Z7 début 2017, et c'était grandiose. Au cours de cette même tournée, Devin et son groupe ont joué cent-cinquante dates, dont une toute particulière à Plovdiv, dans le théâtre romain, comme Anathema en son temps. Un lieu magique riche en histoire et pour couronner le tout, les metalleux étaient accompagnés par l'orchestre et le chœur de l'opéra de Plovdiv. Démesure ! Sans parler du feu d'artifice...

Les compositions grandiloquentes et emphatiques s'accordent à merveille avec une orchestration symphonique et des chœurs. Cela tombe bien. Outre le lieu, l'orchestre, les chœurs, il y a la durée du concert : deux heures trente, alors que Devin Townsend partage souvent l'affiche avec plusieurs groupes pour s'économiser lors d'une tournée, jouant de fait, des sets nettements plus brefs.

C'est avec 'Truth' que Devin débute, toute la puissance orchestrale de sa formation d'un soir explose dans le théâtre antique bondé, prenant une dimension mystique jamais atteinte jusqu'alors. Les caméras survolent les musiciens, le batteur, cadrent Devin et se glissent dans le public. C'est parti pour vingt-cinq morceaux dantesques. Sur les gradins millénaires en pierre est assis un public venu du monde entier. Juste devant, sur la scène, jouent les cinq metalleux. Un peu en retrait derrière, l'orchestre fort d'un piano, de cordes, de vents et de percussions accompagne le groupe. Et enfin, entre les colonnes du théâtre, dominant l'ensemble, un chœur de quinze chanteurs répond aux vocalises de Devin.

Impossible d'échapper aux ziltoïdries ('By Our Command') avec Devin, cette saga militaro science-fictionnesque burlesque métallique. On aime ou on déteste, elle fait partie du personnage complexe qu'est Devin Townsend. Mais ce live, contrairement à celui du Royal Albert Hall de 2015, joue peu de Z² et plus de Transcendance et d'Epicloud. Et surtout il propose Ocean Machine dans son intégralité, un album qui fêtait ses vingt bougies.

Si l'orchestre reste en retrait, une batterie très claire domine la bande son, martelant sans répit ce live. Reconnaissons-le, le jeu frapadingue de Ray vaut vraiment le détour et méritait d'être mis en avant. Bien évidemment Devin ne peut s'empêcher d'être lui-même, c'est à dire de faire son numéro, même lorsqu'il présente une chanson écrite pour sa femme ('Deadhead'). Mais ce qui fascine, ce sont ces deux heures trente de performance vocale hors du commun, du growl clair au chant d'opéra, sans faillir, avec une seule pause pour lubrifier les cordes après la pièce la plus soft de cette première partie : 'Deep Peace'.



Titres :

Truth - live
Stormbending - live
Om - live
Failure - live
By Your Command - live
Gaia - live
Deadhead - live
Canada - live
Bad Devil - live
Higher - live
A Simple Lullaby - live
Deep Peace - live

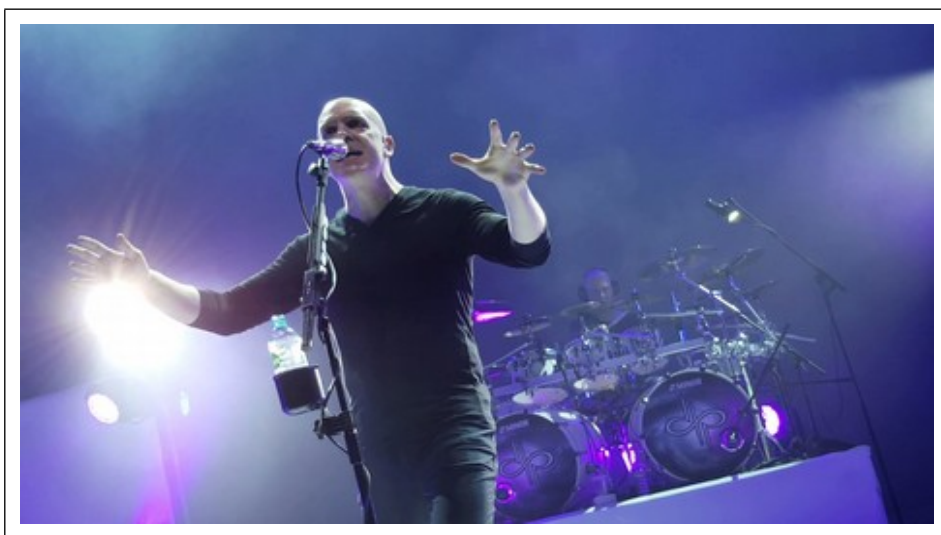
Label :

autoproduction

Après du Devin Townsend Project, c'est l'album 'Ocean Machine' qui est joué dans son intégralité avec la présence du bassiste d'origine, John Harder atteint de sclérose. Il arrive sur scène en déambulateur et joue assis, à gauche de Devin.

Cette fois plus d'orchestre ni de chœur, ne reste qu'une formation de metal pour revisiter cet album vieux de vingt ans et qui n'a pas pris une ride. Une grande scène pour cinq musiciens éclairée en bleu océan avec des rayons de soleil jaunes qui jouent sur la foule.

Inutile de préciser que les fans rêvaient de voir un jour cet album rejoué en live, juste pour écouter à nouveau ce 'Sister' acoustique avec Devin seul au milieu d'un cercle de lumière entouré de bleu profond, ce 'Regulator' très metal repris en chœur par le public, ce 'Bastard' précurseur du futur Devin Townsend Project et surtout ce 'The Death of Music', étrange, murmuré, torturé, la plus belle pièce de ce chef-d'œuvre intemporel.



Si vous ne deviez voir qu'un seul live de Devin, ce serait celui-ci, rien que pour l'album Ocean Machine, pour le lieu, l'orchestre, les chœurs, la performance, les moyens déployés, le son, l'image, le documentaire de trente minutes qui l'accompagne, rien que pour voir Devin en live, si vous n'avez jamais assisté à l'un de ses concerts.



Titres :

- Ocean Machine - Seventh Wave - live
- Ocean Machine - Life - live
- Ocean Machine - Night - live
- Ocean Machine - Hide
- Nowhere - live
- Ocean Machine - Sister - live
- Ocean Machine - 3 A.M. - live
- Ocean Machine - Voices in the Fan - live
- Ocean Machine - Greetings - live
- Ocean Machine - Regulator - live
- Ocean Machine - Funeral - live
- Ocean Machine - Bastard - live
- Ocean Machine - The Death of Music - live
- Ocean Machine - Things Beyond Things - live

Auteur :

Jean-Christophe Le Brun

The Gift (2018)



Francis rêvait d’emmener des enfants fêter les cent-trente ans de la Statue de la Liberté à Manhattan. Pour l’occasion, accompagné de René Bosc, Marc Togonal, Pascal Gutman, Damien Chopard, Senri Awaguchi, Thomas Lotz, l’orchestre Victor Hugo Franche Comté et celui des Enfants de Quartier “TAKAJOUER”, il composa The Gift, ou variations autour de la Symphonie du Nouveau Monde de Dvorak. La vente des disques, ainsi que les dons, devaient financer le voyage. Hélas, pour de multiples raisons, à ce jour, le projet ne peut aboutir. Restent de ce rêve, l’enregistrement live du 26 octobre 2016 et le compact disc, enfin pressé.

Tout le monde a entendu au moins une fois un bout de la Symphonie du Nouveau Monde de Dvorak sans forcément connaître son compositeur ni son origine, alors un rappel historique s’impose. Antonin Dvorak est né près de Prague en 1841 où il s’éteindra soixante-trois ans plus tard. Entre 1892 et 1896, il vit à New-York où il compose la symphonie n°9, dite du Nouveau Monde, une musique influencée par la culture indienne et qui n’emprunte pour autant aucune de leurs mélodies tribales. L’oeuvre sera jouée pour la première fois le 15 décembre 1893 au Carnegie Hall. The Gift s’inspire de cette oeuvre magistrale, mêlant instruments rock et classiques. L’exercice est délicat. Difficile de ne pas froisser les puristes amateurs de Dvorak et de ne pas ennuyer les fondus de rock pas forcément réceptifs à un répertoire plus académique. L’idée est audacieuse, comme bien des projets de Francis. L’oeuvre en quatre mouvements plus un prologue rock dure près d’une heure. Le résultat est un mélange de bonnes idées et de quelques maladresses, parfois la partition se prend les pieds dans le tapis, parfois elle sublime Dvorak. Si l’auditeur connaît et apprécie l’oeuvre du tchèque, il grincera parfois des dents à la lecture qu’en donne The Gift. S’il ne connaît que le thème central et n’est pas allergique au mélange des genres, il devrait apprécier. La présence de Pascal Gutman avec son Stick Chapman comme le jeu technique de la batteuse japonaise Senri Awaguchi sont des atouts indiscutables de cet album. Le prologue ne comporte pas d’élément symphonique, contrairement aux quatre pièces qui suivent. On y apprécie les claviers de Francis et Thomas, la batterie fluide de Senri, la rondeur du stick Chapman de Pascal et la guitare de Damien. Le premier mouvement se poursuit avec des éléments de la neuvième symphonie : le thème mondialement connu, tout d’abord ébauché au stick après une brillante ouverture très cuivrée. Le thème se décline ensuite en de nombreuses variations qui vont de Mike Oldfield à Ange pour finir en feu d’artifice. Le second mouvement, ‘Innovation’, d’abord intimiste se fait déborder quelques secondes par les cuivres pour devenir une pièce à l’écriture typiquement progressive. Le troisième, ‘Fraternité’, s’ouvre tout à la rythmique de Pascal et Senri, suivi des claviers et des cuivres façon génériques de séries de TV américaines entrecoupées de bizarreries. Vers la sixième minute, un solo de batterie suivi d’un solo de stick laisse place à une symphonie western. The Gift s’achève sur la ‘Tolérance’, un mouvement de dix-sept minutes où revient le thème central, de nouveau décliné de bien des manières.

Références croisées de BO, de classiques et de rock progressif, The Gift pourra agacer ceux qui acceptent mal le métissage. Mais la performance est là et le projet partait d’une bonne intention. Gageons que Francis trouvera finalement le financement pour boucler son budget et qu’il traversera l’Atlantique avec les enfants et sa musique avant que Trump n’interdise les oeuvres de Dvorak sur le nouveau continent, après tout le compositeur était un émigré.



Titres :

Mouvement de Génération - instrumental

Mouvement d’Innovation - instrumental

Mouvement de Fraternité - instrumental

Mouvement de Tolérance - instrumental

Label :

autoproduction

Auteur :

Jean-Christophe

Soyuz de Gazpacho (2017)



Par ces fortes chaleurs, un gaspacho était le bienvenu. Avec Soyuz pour titre, nous pouvions espérer une fusée, mais comme la mission du même nom, Soyuz One le 23 avril 1967 avec le Colonel Vladimir Komarov à son bord, nous assistons au crash de ce qui aurait pu être une très belle expédition musicale. La recette andalouse semble bien fade en effet. Gazpacho, qui nous avait ébloui avec Molok, ne réussit pas cette fois à nous convaincre totalement. La face B de leur vaisseau spatial tente bien d'ajouter de nouveaux ingrédients à la recette originale, mais sans tomates juteuses, poivrons croquants, oignons piquants et mie de pain, le gaspacho n'est rien de plus qu'une soupe froide et insipide.

Gaspacho n'a certes jamais été un groupe de heavy metal progressif, et leur album probablement le plus énervé se nomme Demon. Leur musique, lente, ralentit encore dans Soyuz sans pour autant apporter ces petites touches sonores et vocales qui faisaient la magie de Night. La musique Soyuz est trop plate, comme son orbite qui va désintégrer la capsule dans la haute atmosphère. Où sont passés le violon, la mandoline, on ne les attend presque plus ?



Malgré la présence d'un sample vocal dans 'Sky Burial' et un long 'Soyuz Out' nettement plus inspiré que les six autres morceaux - la seule pièce qui innove un temps soit peu sur cet album - nous tournons en rond, orbite après orbite, sur une musique ambiante cinématique avec la voix lancinante de Jan-Henrik Ohme. L'album demande de nombreuses écoutes pour être apprivoisé et manque de points d'ancrage pour que l'on reste concentré dessus très longtemps.

Lorsque vous écoutez Molok, Night, Demon ou March of Ghosts et que vous revenez à Soyuz, vous avez l'impression que Gazpacho a perdu le feu sacré et se repose sur ses brillantes idées passées. Le gaspacho est agréable, mais hormis un 'Emperor Bespoke' et un 'Soyuz Out', l'album manque de fraîcheur.

Un conseil, écoutez chaque titre indépendamment au lieu de laisser défiler tout l'album d'une traite, vous l'apprécierez sans doute plus.



Titres :

Soyuz One
Hypomania
Exit Suite
Emperor Bespoke
Sky Burial
Fleeting Things
Soyuz Out
Rappaccini

Label :

Kscope



Auteur :

Jean-Christophe

Fractured de Lunatic Soul (2017)



Lorsque Mariusz ne compose pas pour Riverside, ne tourne pas en Europe, il se pose en studio et noircit les partitions d'un nouveau Lunatic Soul. En quelques mois, il aura donné naissance à deux opus, Fractured fin 2017 et Under the Fragmented Sky le 25 mai dernier. Ce projet, parallèle à Riverside, dévoile les affinités de Mariusz pour l'électro, le trip hop et l'expérimental, loin du metal progressif de son groupe phare.

Fractured, fort de huit pièces et de près d'une heure de musique, laisse la part belle à la voix de douce de Mariusz, loin des précédentes expérimentations sonores de [Walking on a Flashlight Beam](/chronique/lunatic_soul/walking_on_a_flashlight_beam) sorti en 2014. Un album accessible, de l'émotion à fleur de peau, où la voix du polonais domine une mélodie minimaliste. Des accents orientaux, de la world, un peu d'électronique, des touches classiques avec le Poland's Sinfonietta Consonus Orchestra, des rythmiques trip hop et des textes bouleversants.

Couleur sang, verre brisé, la pochette reflète une âme tourmentée qui se cache dans des couplets à l'apparence paisibles : "When I had to kill for the first time". Le bassiste chanteur de Riverside se rapproche cette fois avec Fractured du Peter Gabriel de 'Mercy Street' ou du Sting de Ten Summoner's Tales.

Le premier titre, 'Blood on the tighrope', comme une marche militaire sur fond de didgeridoo électronique, ne suit aucune règle musicale, s'aventurant dans la world, le cinématique, l'électro, glissant même quelques soli de guitares et de basse dans ce melting pot. La couleur de la suite est annoncée : "There will be blood even if you stay neutral". 'Anymore', le single électro épuré, parle de deux êtres qui ne se parlent justement plus. 'Crumbling teeth and the owl eyes' est une des rares pièces au coeur de laquelle prend place un bref développement instrumental. La musique change de registre : guitare acoustique, violons, violoncelles et un texte traitant de l'innocence, d'un père voulant garder son enfant auprès de lui pour se préserver de ses démons. En parlant de démons, à la manière d'un escape game, le titre qui suit, 'Red light escape' semble aborder le sujet de la dépendance, du manque, sur des tonalités orientales. Une musique épurée mêlant touches électros, saxophone, claviers, guitares.

'Fractured', qui donne son nom à l'album, est une incantation reprise inlassablement sur une rythmique obsédante quatre minutes trente durant. Une pièce qui se rapproche le plus de l'esprit du précédent Lunatic Soul, Walking on a Flashlight Beam. Puis vient un titre marathon de douze minutes, 'A thousand shards of heaven', ballade symphonique tout d'abord se muant en condensé basse/batterie/saxophone à mi-parcours. La mélancolie comme une force, un texte poignant sur une musique aux multiples facettes. C'est quasiment acapela que Mariusz entame 'Battlefield', un texte bouleversant sur une mélodie se complexifiant au fil des minutes et qui s'achève sur "And the broken hearts will not break through my mind" répété à quatre reprises. 'Moving on' conclut ces huit morceaux façon trip hop.

Mariusz Duda s'autorise tout avec Lunatic Soul, l'électro, l'expérimental, le symphonique, le trip hop, et chaque album réserve ses surprises. Fractured, facile d'approche, nous dévoile une autre facette de cet artiste décidément fascinant. Certainement le plus humain, le plus touchant, le plus beau de ses albums solo à ce jour, indispensable.



Titres :

Blood On The Tightrope
Anymore
Crumbling Teeth And The Owl Eyes
Red Light Escape
Fractured
A Thousand Shards Of Heaven
Battlefield
Moving On

Label :

Kscope



Auteur :

Jean-Christophe

Fact and Fiction de Twelfth Night (réédition 2018)



La sortie l'édition définitive de Fact and Fiction est la dernière des rééditions lancées par Twelfth Night et plus particulièrement Brian Devoil, gardien du temple, en collaboration avec le label F2. La première a été faite en 2009 avec Smiling at grief et complétée par trois autres depuis. Twelfth Night fait partie, avec Marillion, Pendragon, Pallas et IQ des principaux groupes du mouvement dit neo-prog apparu au début des années 80. Malgré qu'il ait été le premier à sortir un album, il est sans doute le moins connu hors Angleterre, notamment pour des problèmes de distribution. En effet, si j'ai pu me procurer à l'époque des albums des quatre autres, impossible de trouver un album de Twelfth Night avant les compilations et rééditions des années 1990. Il n'est d'ailleurs toujours pas facile de trouver leurs albums en version physique par chez nous. Si le groupe a joué plus de 300 concerts dans les eighties, il en a joué un seul hors Angleterre. Il est cependant considéré par quelques spécialistes comme le plus original et créatif de la bande. En tout cas, c'est le plus atypique.

Comme Twelfth Night n'a jamais été chroniqué ici, je vais me permettre de faire un petit historique de ce qui s'est passé avant la sortie initiale de l'album en décembre 1982. Ayant vu Led Zeppelin à l'âge de 13 ans, Andy Revell rêve de faire partie d'un groupe de rock. Comme ses qualités vocales sont limitées, il opte pour la guitare et participe à un cover band. A son arrivée à l'université de Reading, il va faire connaissance de ses futurs compères. Tout d'abord le batteur Brian Devoil qui officie dans un groupe punk et avec lequel il monte un groupe en 1978 pour gagner un concours. Le bassiste Clive Mitten offre ses services et est intégré dans un trio. A l'occasion d'un concert à Reading, Geoff Mann, étudiant en arts plastiques, officie en tant que chanteur. Rick Battersby, qui a une formation de piano classique, rejoint le groupe en tant que claviériste. Le groupe répète pendant l'été chez les parents de Geoff. Cependant celui-ci décide de rester chez lui pour d'autres projets, peinture et duo musical intitulé God stars. Le quatuor continue sous forme instrumentale et commence à jouer régulièrement en live début 1980. A cette époque ils sortent une cassette démo avec deux titres studio. Un chanteur est toutefois recherché et l'américaine Electra McLeod est recrutée, mais après quelques concerts et enregistrements dont un single, la collaboration se termine rapidement. Le groupe part en tournée instrumentale au cours de laquelle ils enregistrent un vinyl intitulé Live at the target qui sort en février 1981, suivi d'une tournée avec God Stars en première partie sur certaines dates. Finalement Geoff Mann intègre le groupe et ils jouent au festival de Reading lors de l'été 81. Ils enregistrent alors un album démo intitulé Smiling at grief qui va servir de base au premier véritable album du groupe, Fact and Fiction. Mais dans quel studio l'enregistrer ? 'Eleanor Rigby' était une des reprises jouées en concert. Un producteur leur demanda de l'enregistrer pour un single. En échange ils pouvaient utiliser le studio lorsqu'il était libre. Répétant dans la journée chez Geoff Mann, le quatuor, sans Rick Battersby, enregistrerait soit tôt le matin, soit tard le soir. Au départ, la balance entre morceaux directs et plus progressifs devaient être équilibrée, mais sentant une montée de l'intérêt pour le progressif, l'accent fut finalement mis sur celui-ci, et de ce fait le groupe a dû racheter les droits pour le sortir. Fact and Fiction est paru en décembre 1982. Pendant toute la durée de l'enregistrement, Marillion tournait et décrochait un contrat avec EMI.

Une nouvelle édition, sortie chez Cyclops en 2002, comprenait en plus de la version originale, les morceaux enregistrés mais non compris dans l'album ainsi que des démos.



Titres :

CD 1

We Are Sane
Human Being
This City
World Without End
Fact and Fiction
The Poet Sniffs a Flower
Creepshow
Love Song
Being Human
Paradise Locked
East of Eden
Eleanor Rigby

Nous retrouvons bien évidemment ces “bonus” sur l’édition définitive qui nous concerne et qui comprend pas moins de trois CDs.

Outre ce copieux programme, le groupe a prévu de mettre à la disposition des acheteurs une heure de matériel complémentaire en téléchargement.

Le premier CD comprend l’édition originale agrémentée des deux titres sortis en single et un petit instrumental inédit. Le second comprend une version live de chaque titre de l’album original et les démos des titres non utilisés.

Le dernier CD comprend des reprises datant de différentes époques, certaines ayant été enregistrées spécialement pour cette édition.

Fact and Fiction est le seul des album studio de Twelfth Night sur lequel apparaît le chanteur charismatique Geoff Mann. Celui-ci vit véritablement ses textes de manière théâtrale. Une des caractéristiques du groupe est l’indéniable énergie, que l’on pourrait qualifier de punk, qu’il déploie. Les anglais dégagent une agressivité et une colère qui se ressentent à l’écoute de leur musique. Le groupe est aussi souvent influencé par la new wave même si ce n’est pas sur cet album que celle-ci se fait le plus sentir. Les soli d’Andy Revell sont souvent très tranchants. Autre particularité, la basse six cordes de Clive Mitten - ce qui était rare à l’époque - occupe une place prépondérante dans les compositions et est souvent mise en avant. Les claviers sont un peu plus passe-partout. Quant aux textes ils abordent essentiellement, et de manière très personnelle, les dérives de la société et de la politique.

L’album original commence fort avec le meilleur titre ‘We are sane’, son intro a cappella, sa machine à écrire, ses riffs ravageurs, son refrain agressif et accrocheur, les soli énervés et énergiques d’Andy Revell, le chant habité de Geoff Mann et sa remarquable construction. ‘Human Being’ permet au duo Mitten-Revell de montrer tout leur savoir-faire. ‘This city’ est plus atmosphérique sur fonds de notes de piano et d’arpèges. L’album comprend deux courts instrumentaux ‘World without end’ et ‘The poet sniffs a flower’. Le premier est anecdotique, le second plus typique des constructions instrumentales dont le groupe est capable. ‘Fact and fiction’ est plus direct avec des sonorités qui se rapprochent du new wave. ‘Creepshow’ est le troisième epic, le plus sombre et torturé. La basse de Clive Mitten y est énorme. L’album étant plutôt sombre, le groupe avait demandé à Geoff Mann d’écrire un titre plus léger pour le final et c’est ainsi qu’est né, sur des accords de Clive Mitten, ‘Love Song’, chanson simple et humaniste qui deviendra un des hymnes du groupe. Alors certes le son a vieilli mais les compositions sont tellement bonnes et l’interprétation si vivante que Fact and fiction reste un album remarquable.

En bonus, nous avons une version antérieure de ‘Human Being’ alias ‘Being Human’ beaucoup plus courte, rapide et new wave. Le court instrumental inédit ‘Paradis locked’ devait à l’origine relier ‘Human being’ à ‘East of eden’. Enfin nous sont présentés les deux titres du single, le péchu et accrocheur ‘East of eden’ et l’étonnante version new wave d’”Eleanor Rigby’.



CD 2

We Are Sane
Human Being
This City
World Without End
Fact and Fiction
The Poet Sniffs a Flower
Creepshow
Love Song
Fact and Fiction
Constant [Fact and Fiction]
Fistful of Bubbles
Leader
Dancing in the Dream
Creepshow (closing section)

Le second CD propose des versions live des huit titres originaux dans l'ordre plus une version de 'Fact and fiction' enregistrée lors du dernier concert donné par le groupe en décembre 2012 avec Mark Spencer au chant, et qui doit sortir en vidéo dans le courant de l'année sous le nom de A night to remember ainsi que cinq démos.

Quatre des morceaux viennent des deux concerts d'adieu de Geoff Mann en novembre 1983 que l'on retrouve sur Live and let live. Cependant deux d'entre eux sont issus de la seconde soirée et donc inédits. Ils permettent notamment d'entendre les introductions théâtrales de Geoff Mann et de se rendre compte combien le groupe était bon sur scène. Le summum émotionnel est bien sûr la version de Love song qui clôturait le show. 'Human Being' est tirée d'un concert de 1984 avec Andy Sears au chant.

Les trois autres versions viennent de concerts de l'époque la plus récente après que le groupe ait repris vie en 2007. Elles montrent que les anglais savaient encore captiver leur public mais niveau chant, la comparaison avec Geoff Mann est difficile surtout lorsque c'est Mark Spencer qui officie au micro.

Viennent ensuite les démos. Trois de celles-ci ont été enregistrées avec une programmation, ce qui leur donne un aspect très synthétique. 'Constant' ('Fact and fiction') n'a rien à voir avec le titre entre parenthèse. C'est 'Leader' qui deviendra 'Fact and fiction'. 'Dancing in the dream' est assez déroutant. 'Fistful of bubbles' enregistré avec de vrais instruments sonne plus comme les titres de l'album mais propose un étonnant rythme dansant sur le refrain. Encore une fois, la version démo de 'Creepshow' ('After the bomb drops') est beaucoup plus courte que celle que l'on retrouvera sur l'album. Elle contient aussi en partie des paroles différentes.

Le dernier CD propose des reprises de toutes époques de 1983 à 2018. Certaines ont été enregistrées spécialement pour cette édition. D'autres offertes en avant-première comme celles de Mark Spencer. Il faut d'ailleurs noter une forte présence des membres de Galahad. Il faut dire que Mark Spencer, Dean Baker et Roy Keyworth ont participé au revival du Twelfth Night après 2007 et le groupe reprenait régulièrement des titres de 'Fact and Fiction' lors de leurs premiers concerts. Malheureusement, il n'existe aucun enregistrement de ceux-ci.

Le CD commence par un étonnant et court titre 'Electro sane' signé Dean Baker. Mark Spencer qui compte proposer sa propre version de l'album a offert deux titres en avance, 'We are Sane' qui n'a pas la folie de l'original mais le travail aux synthés est superbe et une belle version de 'The poets sniffs a flower' enregistrée avec Lee Abraham.

L'excellente version de 'Human Being' par Pendragon, magnifiée par la guitare de Nick Barrett avait été enregistrée pour la compilation Mannerisms en l'honneur de Geoff Mann.

Suivent ensuite deux belles versions plutôt épurées de 'This City': une par Tim Bowness, et une par le nouveau groupe londonien Coburg auquel participent Dean Baker et Mark Spencer.

Clive Nolan nous offre ensuite une version très symphonique de 'World without end'. Pour information il avait proposé une interprétation de 'Love Song' sur Mannerisms. Cette dernière avait été enregistrée avec Alan Reed que l'on retrouve ici en compagnie de Kim Seviour pour une autre version de la même chanson enregistrée initialement pour un disque contre le cancer.

La version de 'Fact and fiction' par Galahad est un peu aseptisée par rapport à l'originale.



CD 3

DEAN BAKER - Electro Sane

MARK SPENCER - We are sane

PENDRAGON - Human Being

TIM BOWNESS - This City

COBURG - This City

CLIVE NOLAN - World Without End

GALAHAD - Fact and Fiction

MARK SPENCER ft. LEE ABRAHAM - The Poet

Sniffs a Flower

TWELFTH NIGHT - Creepshow

ALAN REED & KIM SEVIOUR - Love Song

AXE - Don't Make Me Laugh

EH! GEOFF MANN BAND - Fact and Fiction

EH! GEOFF MANN BAND - Love Song

Label :

F2 Records

'Creepshow' est une version instrumentale créée par Twelfth Night en 2010.

'Don't make me laugh' est une version synthé-pop de 'Fact and fiction' enregistrée en 1984 avec Axe au chant. Ce dernier a fait un court intérim après le départ de Geoff Mann.

Le CD se termine par deux versions live de 'Fact and Fiction' et 'Love song' jouées par le Eh ! Geoff Mann Band datant de mai 1992, soit quelques mois avant le décès du chanteur. Outre le côté émotionnel de ces versions, l'interprétation instrumentale est assez différente de Twelfth Night et apporte un éclairage nouveau à ces deux titres.

Outre la future version de Fact and Fiction par Mark Spencer, l'album a encore fait des petits récemment. Ainsi Clive Mitten a sorti sous le nom de The C: live collective, un album intitulé Age of insanity qui comprend une reprise de 'We are sane' et une autre de 'This City' chantée par James Mann, fils de Geoff. Ce dernier titre fait aussi l'objet d'un EP avec quatre versions différentes.

Geoff Mann a enregistré un titre studio complémentaire, l'exceptionnel 'The collector' qui n'avait été joué qu'en concert et qu'on ne retrouve que sur la compilation "Collector's item" que je conseille fortement comme porte d'entrée à ceux qui ne connaissent pas le groupe et si possible la version de 1991 avec 'Sequences', autre chef-d'œuvre du groupe.



Auteur ;
Jean-Noël

Lemmings Suicide Myth (2018)

Ils jouaient l'an passé à la fête de la musique, à deux pas de la rédaction du magazine. Ils sortent cette année leur premier album éponyme.

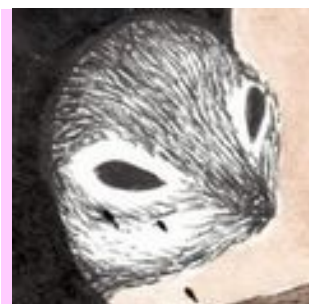
Deux musiciens, un pianiste, un batteur percussionniste et une musique, entre jazz, fusion et progressif. Lemmings Suicide Myth, ainsi se nomme ce duo strasbourgeois instrumental.

Que peuvent-ils jouer à deux, à quoi ressemble leur musique ? Le piano est un instrument à cordes percussif qui s'accorde bien avec la batterie, particulièrement dans un registre jazzy, et Lemmings Suicide Myth l'a bien compris puisque que c'est là la clef de leur écriture. Cet album vous réserve de nombreux titres techniques et rythmiques où la virtuosité des deux artistes brille de tous feux. Les références musicales sont jazzy ('Le Fou'), contemporaines ('L'Etoile') et progressives ('Le Monde'). La technique prime sur l'émotion le plus souvent, exceptions faites de 'L'Etoile' et de 'XIII', des pièces plus contemplatives, voire cinématiques.

Les titres s'inspirent et sont illustrés des cartes du Tarot, ce jeu divinatoire que tirent les gitanes dans leur roulotte colorée. 'L'Etoile' rappellera à certains les gymnopédies de Satie avec ses accords lents qui ouvrent et ferment le titre. D'un point de vue purement progressif, la dernière pièce de près de douze minutes, 'Le Monde', sera celle qui interpellera le plus les vétérans des seventies. De par sa durée tout d'abord, ensuite par son écriture riche en rebondissements, à la manière d'un Transatlantic. Elle débute solennelle, s'envole ensuite, devenant tempétueuse avant de nous chatouiller à la manière d'un Ravel jazzy, d'un Debussy batteur, d'un jazzman de salon chic pour s'en aller à bord du transsibérien express, traversant de vastes étendues désertes pour arriver enfin en terre de Laurence d'Arabie, après un fabuleux tour du monde.



L'album séduira les jazzmen curieux, les amateurs de piano, les amoureux de musique. Le proghead pourrait commencer la découverte de l'album par la fin, et si quelque chose le chatouille au ventre, continuer par 'L'Hermite' puis explorer dans le bon ordre les six cartes du Tarot. Lemmings Suicide Myth est sur Bandcamp, libre à vous de récompenser les artistes pour leur travail.



Titres :

Le Fou / The Fool -
instrumental
Le Diable / The Devil -
instrumental
L'Étoile / The Star -
instrumental
L'Hermite / The Hermit -
instrumental
XIII - instrumental
Le Monde / The World -
instrumental

Label :

autoproduction

Auteur :

Jean-Christophe

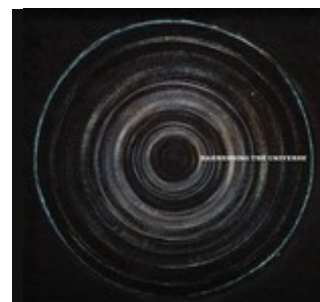
Harnessing the Universe (2015)



Un tronc découpé par la tranche, un conduit sans fin, un vinyle strié, la pochette des canadiens de Harnessing The Universe autorise moult interprétations, à l'image de leur musique inspirée de Tool, de Mastodon ou du psychédélique. Le groupe né à l'été 2015 à Lloyminster, au coeur des plaines canadiennes, use de sonorités seventies, de percussions et de rythmique à la Danny Carey.

Leur premier album éponyme vous plonge pendant plus d'une heure dans leur univers psyché fumeur de chanvre, un voyage manifestement spirituel comme en témoigne les paroles : "An open mind is an open door", "Open mind, light guides you", "Time is still running, make a move"... Chamanique, ensorcelant, sous acides, Harnessing The Universe vous entraîne dans son trip aux mélodies planantes où la guitare de Adam Jones semble s'inviter comme dans 'Open Air'. Leur psyché progressif metal servi par les guitares de Pat et Trent ('More Than Gold'), les percussions de Deric, la basse ronde de Peterson et quelques touches de claviers ('Beyond The Bright') possèdent un parfum indéniablement vintage dépoussiéré par un amour des hauts fourneaux de Californie. Si la batterie de Travis ne souffre pas de frénésie chronique, elle complète merveilleusement bien les percussions. Leur musique fait penser à la fois au Doors et à Tool sans que cela ne pose de problème. Pendant qu'une guitare use abondamment d'effets, l'autre accompagne sagement et quand le chant de Pat s'éteint, ce sont elles qui mènent la danse.

Le mélange des époques, le planant rageur psychédélique, le chant déclamatoire, les percussions et une paire de guitares accrocheuses font de ce Harnessing The Universe un album capable de fédérer nostalgiques de la fin des sixties et fans attendant avec fébrilité le prochain Tool. A découvrir.



Titres :

Spirit Guides
Open Air
More Than Gold
Beyond The Bright
Magic Forest
Catas
Ever Elusive
Harnessing The Universe
Moons Gone Down
Orb

Label :

autoproduction

Auteur :

Jean-Christophe

Cold war of solipsism de Art of Illusion (2018)



Il nous aura fallu cinq années pour les découvrir, et encore, sans le coup de pouce de Kamil Kluczynski, batteur du groupe et patron du jeune label 12 Sounds Production, nous serions peut-être passé à côté d'eux. Art of Illusion possède pourtant tous les ingrédients pour faire un grand groupe. Un quintette metal progressif polonais qui, avec quatre albums, *Thrown Into The Fog* (2013), *Round Square Of The Triangle* (2014), *Devious Saviour* (2017) et *Cold War of Solipsism* cette année, a joué avec Dream Theater, Anathema, Riverside et d'autres.



Titres :

Ico
Devious Savior
Allegoric Fake Entity
Santa Muerte
Able To Abide
Cold War of Solipsism
King Errant

Label :

12 Sounds Production

Du metal progressif avec les claviers quasi symphoniques et le piano classique de Pawel ('Allegoric Fake Entity'), la basse jazzy de Mateus ('Devious Savior'), la batterie trépidante de Kamil ('Santa Muerte'), les guitares acoustiques ou électriques de Filip ('Cold War of Solipsism') et le chant au phrasé alternatif de Marcin ('Ico') pouvant virer au growl soft ('King Errant'), cela ne court pas les rues.

Cold War of Solipsism ne laisse guère de place aux longues sections instrumentales, exception faite de 'Ico' qui ouvre l'album, ce qui n'empêche pas la virtuosité des quatre instrumentalistes de s'exprimer pleinement. Ceux qui apprécient la technicité d'un Dream Theater et les mélodies de Genesis trouveront ici leur bonheur. Du metal progressif mâtiné de classique, de jazz, d'alternatif, très sage dans la forme, démonstratif sans outrances qui livre quarante cinq minutes sans une faute de goût.

La pleine lune, tenue à bout de bras, par une jeune femme en nuisette translucide, les deux pieds dans l'eau, ne nous éclaire guère sur ce qui semble être un concept album, pas plus que les paroles énigmatiques présentes dans le livret. Qu'importe, la musique de Cold War of Solipsism se suffit à elle-même. Du metal prog mélodique servi par d'excellents musiciens capables de doser savamment techniques et émotion. A découvrir.



Auteur :

Jean-Christophe

Double Vision de Arena (2018)



Le nouvel Arena est arrivé dans les bacs pendant que le groupe jouait The Visitor sur les scènes d'Europe. Un nouvel Arena, probablement sans grande surprise, car depuis The Visitor, le groupe ne nous a étonné qu'avec Opera Fanatica fraîchement accueilli à l'époque par les fans. Depuis, plus rien. Plus rien ? Non, pour être exact, de nombreux changements de line up à la basse et au chant, et des albums essayant désespérément de renouer avec le succès passé de The Visitor.

Double Vision, une photo bougée d'un sosie de Nick D'Virgilio pour couverture, un zeste d'occultisme dans les textes à refrains et sept morceaux, le nouvel Arena est arrivé, mais réussira-t-il à nous surprendre, nous séduire, sans répéter ce qui déjà a été composé, décomposé et recomposé ? Arena ne serait-il plus que le projet alimentaire de Clive Nolan, plus passionné par ses opéras victoriens que son quintette néo-progressif ?

Une réponse normande s'impose. Tout d'abord, rassurez-vous, Double Vision saura vous séduire. Un album équilibré avec sa pièce épique de vingt-deux minutes en sept actes, un son magnifique, un Paul Manzi en grande forme, un Kylan Amos qui impose son style, un John Mitchell qui nous surprend, un Clive Nolan moins envahissant et un Mick Pointer fidèle à son jeu depuis ses débuts dans Marillion, il y a bien longtemps.

Pour l'alimentaire, la réponse semble évidente, mais qu'importe après tout, tant que le public y trouve son compte. La grande question, la seule question qui subsiste en fait, est, cet album va-t-il nous surprendre ? C'est là que le buveur de calva dans un crâne entre en scène. Double Vision s'appuie sur les canons classiques des britanniques, les thèmes fantastiques récurrents de notre apprenti alchimiste, la batterie carrée de Mick, la guitare de Mitchell, une agréable paire de pantoufles chaudes au coin du feu avec un chat ronronnant sur vos genoux.



Confort oui mais également nouveautés, comme la voix de Paul qui se fait limpide sur 'Poisoned' ou 'Paradise of Thieves', la guitare de John qui revient à l'acoustique de The Visitor sur 'The Mirror Lies' par exemple, la basse de Kylan qui prend son envol dans 'Paradise of Thieves' et

cette belle trouvaille dans l'introduction de 'The Mirror Lies'. Reste le morceau de choix, qui est bien entendu le dernier, 'The Legend of Elijah Shade', de par sa durée, ses textes fouillés, même si, au niveau composition on en revient aux grands classiques du groupe.

Double Vision, reprenant le titre d'un morceau de The Visitor, entre tradition et nouveauté, se classe parmi les meilleurs Arena. Un album confortable, bien produit, qui s'écoute et se réécoute avec bonheur, alors ne boudez pas votre plaisir et découvrez-le.



Titres :

Zhivago Wolf
The Mirror Lies
Scars
Paradise of Thieves
Red Eyes
Poisoned
The Legend of Elijah Shade

Label :

Verglas Records



Auteur :

Jean-Christophe

EP de Arabs in Aspic (2018)



Après Syndenes Magi, les norvégiens nous ont concocté deux titres qui sortent sur une galette 7 pouces. Une manière pour eux de faire durer le plaisir avant la sortie d'un prochain album.

Deux titres qui ne pourraient sembler plus dissemblables.

Le premier, chanté en norvégien, 'De Dodes Tjern', se présente comme une pièce quasi acoustique d'à peine plus de trois minutes, où plane piano, guitare et chant, poursuivant sur un instrumental à la guitare pour revenir au thème initial très rapidement. Nous assistons à l'éternel couronnement musical du roi pourpre alors que le groupe semble puiser son inspiration dans un film fantastique de 1958 ('Le lac de la mort').

Le second, 'Step Into The Fire', chanté cette fois en anglais, joue du hard rock à la Deep Purple, usant des clichés d'usage, guitares grincheuses, l'orgue rugissant, son de calebasse, chœurs, l'exact opposé du premier single sauf pour la durée et l'époque, puisque tous deux semblent provenir du tréfonds des seventies.

Deux titres qui sortiront en édition limitée, deux-cent-cinquante exemplaires en couleur, deux-cent-cinquante noirs, de quoi ravir les fans du groupe et collectionneurs de tout poil, mais d'un intérêt limité en comparaison de leur précédent album tout de même.



Titres :

De dødes tjern
Step Into The Fire

Label :

Apollon Records

Auteur :

Jean-Christophe



The Sea Within (2018)



Oyez, oyez, nous tenons avec The Sea Within ce qui sera sans contexte un fleuron du rock progressif, une œuvre marquante, et je n'aurai de cesse d'être dithyrambique (trop peut-être ?!) tout au long de cette chronique tant j'ai été bluffé par la magie et le talent de la musique qui nous est proposée. Mais remettons l'église au centre du village, alléluia, alléluia, un nouveau super groupe est né et... bien né ! Je n'aurai pas l'outrecuidance de vous présenter chacun de ses membres, je me contenterai juste d'indiquer les formations où ils officient ou ont officié : Roine Stolt (The Flower Kings, Transatlantic, Agents Of Mercy), Daniel Gildenlöv (Pain of Salvation), Jonas Reingold (The Flower Kings, The Tangent, Karmakanic), Tom Brislin (Renaissance, Yes), Marco Minnemann (Joe Satriani, Steven Wilson) et Casey McPherson (Flying Colors). Et est-ce que cela fonctionne ? Et bien nous avons là une dream team dont le talent de la somme surpasse largement la somme des talents, ce qui n'est pas toujours le cas dans ce genre de formation. Voilà comment Roine Stolt introduit son nouveau groupe : « Nos goûts sont très éclectiques : du prog au jazz en passant par le classique, le rock heavy, le folk, le punk, la musique électronique et la pop. Il y a toutes ces influences dans la musique. Vous entendrez tout ce qu'il y a de bon dans la pop – avec de belles mélodies accrocheuses – avec en plus la dureté du métal, aux improvisations, à la musique symphonique et aux musiques de films. Nous nous sommes aussi laissés beaucoup d'espace pour jammer sur nos instruments respectifs. C'était l'idée de base en fait. Mais jusqu'à ce que nous ayons tout mis en commun, nous n'avions aucune idée où cela nous conduirait, ni si cela fonctionnerait en fait. » S'il est vrai que The Sea Within nous propose une fusion des genres, il ne tombe jamais dans la démonstration gratuite et, loin de toute complexité hermétique, les huit compositions vous apporteront des moments d'intense plaisir. Le groupe retrouve ses manches sur des titres aux relances captivantes comme 'Ashes of Dawn' aux riffs bien lourds mais également avec une tonne de finesse dans le jeu musical et 'An Eye For An Eye For an Eye' avec sa coupure jazzy ; à ce stade, je me permets la seule incartade critique de cette chronique : à mon humble avis, le jeu de guitare de Roine Stolt aurait mérité un supplément de muscle et de dynamisme sur ces titres. Vous aurez droit aux très belles mélodies accrocheuses que sont 'They Know my Name' et 'The Void' et à un très proggy 'Good bye'. Je vous ai parlé de huit titres sur cet album mais, en fait, les trois dernières compositions s'enchaînent pour former un épique de très haut niveau qui va vous remuer les tripes, vous faire voyager l'âme et jouer avec délectation avec vos cordes sensibles ; une œuvre musicale aux mille facettes reliée aux racines nourricières de l'art progressif ! Du grand, très grand Flower Pain of Yes ! Et croyez moi, je n'en fais pas trop, c'est magnifiquement interprété avec même des vocalises de Jon Anderson en arrière plan sur des passages, il est vrai, très colorés Yes. Je ne vous parlerai pas des bonus tracks tant j'ai eu du mal à enchaîner sur ce second CD, mais après tout abondance de biens ne nuit point.

A la réflexion, ce qui fait la force de ce groupe, c'est une approche instrumentale particulière avec des choix et une variété de sonorités pour chaque musicien qui sortent de l'ordinaire. J'ai vécu cet album comme l'ascension d'un mur d'escalade avec une myriade de points d'accroche et des possibilités infinies de pouvoir modifier mes trajets intérieurs.

Vous l'avez compris, je n'ai de cesse de me noyer dans cette mer intérieure riche en nutriments pour l'âme et le cœur et je souhaite qu'il en soit de même pour vous.



Titres :

Ashes of Dawn
They Know My Name
The Void
An Eye for an Eye for an Eye
Goodbye
Sea Without
Broken Cord
The Hiding of the Truth
The Roaring Silence
Where Are You Going?
Time
Denise

Label :

Inside Out Music

Auteur :

François

Circle Six de Emmerhoff (2018)

“Là se dresse la cité de Dité, dans laquelle sont punis les pécheurs conscients de leur péchés.”.

Bienvenue dans le sixième cercle d'Emmerhoff & the melancholy babies. Leur sixième album studio. Le groupe de Bergen, né peu avant le début du vingt-et-unième siècle, joue un rétro progressif psychédélique prenant ses sources à la fin des sixties.

Trois guitares, une basse et une batterie construisent un prog rock vintage léger, planant, peuplé de ballades sucrées ('Aerial') comme d'expérimentations plus audacieuses ('BB'), en conservant toujours une écriture soyeuse et subtile. Une batterie et des percussions délicates, des guitares sans solo tonitruant, une musique tout sauf démonstrative et des titres le plus souvent brefs, si l'on excepte 'Astral Nomad' qui dépasse les sept minutes. Une pièce qui se distingue des autres par sa durée comme son écriture nettement plus contemporaine, avec sa batterie très présente, son chant vocodé et une volonté d'insuffler de la rage au milieu de la douceur ambiante.



Guitares et basse possèdent une tonalité americana sur de nombreux morceaux ('Sleepwalker', 'Koral', 'Desert Ritual') et sans plagier King Crimson, Emmerhoff & the melancholy babies ne peut renier son héritage.

Après plusieurs écoutes de Circle Six, l'auditeur se posera la question du bien fondé de leur appellation rétro-progressif, surtout après avoir entendu 'Astral Nomad'. Emmerhoff & the melancholy babies use d'atmosphères de l'époque du flower power, du son Woodstock, mais compose une musique nouvelle, rock, progressive, psychédélique même (final de 'Boreas') sans sombrer dans la nostalgie.

Difficile de ne pas succomber au charme de cet album lorsque que notre enfance fut baignée par les mélodies des seventies. Pourtant ici, point d'Astra, de The Watch ou de Fatal Fusion, Emmerhoff & the melancholy babies est un cas particulier.



Titres :

Boreas
Koral
Aerial
Desert Ritual
Lovers Left Alive
BB
Astral Nomad
Sleepwalker

Label :

Apollon Records

Auteur :

Jean-Christophe

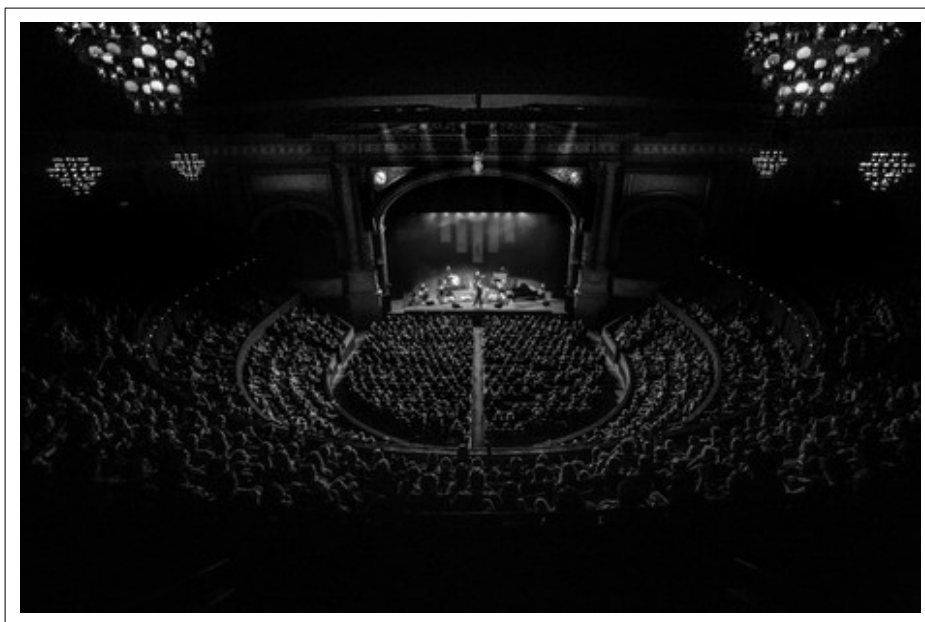
Empire of the Clouds de Maiden United (2018)



Reprendre Iron Maiden en acoustique et en live, voilà bien une idée extravagante. Pourtant tel était le projet fou du fan club hollandais du groupe et de Joey Bruers en 2006.

Si The Book Of Souls n'avait marqué les esprits que des fans du groupe vieillissant en 2015, pas plus que le titre final 'Empire of the Clouds', ce qu'en a fait Maiden United ne laissera personne indifférent. Car c'est à cette pièce d'une quinzaine de minutes que le cover band s'est attaqué cette fois, avec comme à l'accoutumée des artistes prestigieux.

Comme Cardington de Lifesigns, ce morceau relate le drame du dirigeable britannique R-101, qui s'écrasa le 28 juillet 1930 en France lors de son vol inaugural. Maiden United raconte l'histoire avec la voix de Edward Reekers, des extraits sonores d'époque et des bruitages qui donnent du corps au récit. La musique affronte les éléments dans son armature d'aluminium gonflée à l'hydrogène, ajoutant de la finesse là où Iron Maiden sortait la grosse gratte. La voix de Wudstik possède une finesse que n'ont pas les cordes vocales fatiguées de Bruce Dickinson, même en studio, et l'arrangement acoustique dégage bien plus d'émotion que l'original.



'Empire of the Clouds', scindé en quatre parties, est joué en studio et en live dans cet EP huit pistes, une magnifique façon de redécouvrir ce titre de Iron Maiden. "Quand l'élève dépasse le maître", tel pourrait être la morale de cette magnifique reprise. Mais rendons à César ce qui est à César, 'Empire of the Clouds', avec ses mélodies délicieusement folk est une pièce de choix dans la discographie du groupe qui fêtera ses quarante-trois bougies à la fin de cette année.



Titres :

Empire of the Clouds Part 1
Empire of the Clouds Part 2
Empire of the Clouds Part 3
Empire of the Clouds Part 4
Empire of the Clouds Part 2 - live
Empire of the Clouds Part 3 - live
Empire of the Clouds Part 4 - live

Label :

Autoproduction



Auteur :

Jean-Christophe

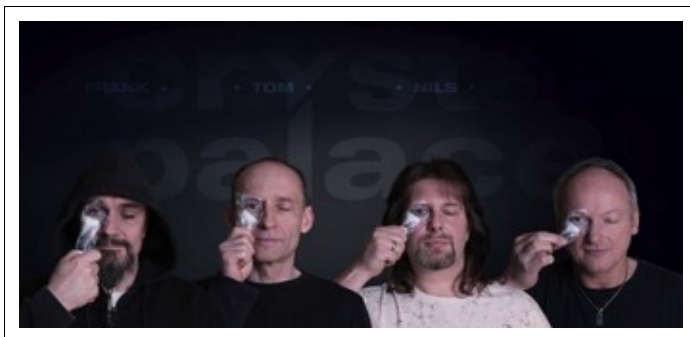
scattered shards de Crystal Palace (2018)

Yogi Lang dit de Crystal Palace qu'il mériterait une plus grande reconnaissance médiatique. Il faut reconnaître, que depuis The System Of Events en 2013, ce groupe allemand de néo-progressif se voit pousser des ailes. Leur musique ne révolutionne pourtant pas le genre, les musiciens n'ont rien de virtuoses et la voix de Yenz, leur bassiste, ne marque pas les esprits. Alors quel est leur secret ?

Sans doute s'agit-il de leur manière de raconter des histoires en musique. Des textes signés Guido Galler que l'on entend d'ailleurs dans 'Collateral', portés par des mélodies post néo-progressives, loin des clichés des années quatre-vingt-dix.

Ces tessons sur lesquels marche le narrateur, ces souvenirs enfouis au plus profond de lui-même, ces rêves réprimés, cette vie enchaînée au quotidien finiront par exploser dans 'Outside the Box' et libérer l'homme prisonnier de sa vie. Scattered Shards se lit et s'écoute en regardant ces hommes de verre se désagréger en éclats tranchants.

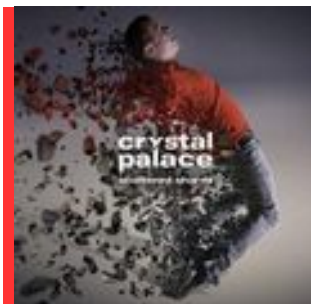
Après 'Inside The Box', une ouverture galahadienne, piano et chant, que l'on pourrait fredonner toute la journée, Crystal Palace marche sur les tessons de l'existence. 'Scattered Shards' durcit le ton le temps dans deux couplets encadrant une longue section quasi cinématique où la guitare de Nils s'envole. 'Inside Your Dreams', entre électro et néo-prog, est tout aux paroles de Guido avec de rares espaces pour la musique, si ce n'est ce riff qui revient en refrain comme avant "While the actor plays the scene".



Vous ne verrez plus votre quotidien de la même façon après 'The Logic Of Fear', un titre qu'aurait pu composer Fish dans sa jeunesse. Un des temps forts de cet album, avec 'Simply Irresistible Cruel

Intentions'. 'Craving' poursuit dans la même logique trois minutes durant, avec des guitares basses et une batterie appuyée avant une courte accalmie dans l'oeil du cyclone pour replonger presque aussi vite dans la tourmente. 'Collateral' continue, rageur, dénonçant dans un même texte dirigeants, obéissance, aveuglements, guerres, manipulations... 'Simply Irresistible Cruel Intentions' est une des pièces les plus subtiles de l'album, une écriture proche d'un F.E.A.R. par exemple avec ses touches éparses de claviers, guitares et batterie et son refrain emphatique. 'Outside The Box', reflet inversé du titre d'ouverture, clôt le sombre concept de Crystal Palace sur une note d'espoir.

Le huitième album de Crystal Palace confirme la progression de ce groupe. Cependant Scattered Shards reste très influencé par des groupes comme Fish, Marillion, IQ ou encore Galahad, alors si vous recherchez la nouveauté, vous resterez sur votre faim. Un album à lire et à écouter.



Titres :

Inside The Box
Scattered Shards
Inside Your Dreams
The Logic Of Fear
Craving
Collateral
Simply Irresistible Cruel
Intentions
Outside The Box

Label :

Progressive Promotion

Auteur :

Jean-Christophe

Hereafter de Burntfield (2018)

Etonnants ces finlandais installés à Amsterdam. Leur premier album Hereafter, après une ouverture en forme de musique de chambre, se lance dans la pop et continue dans les traces d'Anathema.

Né en 2012, Burntfield compose tout d'abord deux EP et deux singles. Ils se définissent comme des héritiers du progressif, de l'alternatif avec un zeste d'AOR et de hard-rock. Pour ma part j'y vois une déclinaison pop de Weather Systems avec des touches de piano et violons.

'Sub-zero' et 'Feeling of Love' débordent de pop gentille sans réelle recherche d'écriture quand 'My Grief', 'In the Air', 'The Failure' ne manqueront pas de vous rappeler les frères Cavanagh. Restent quatre morceaux, sur les neuf que comporte l'album, qui seront plus compliqués à cataloguer.

Tout d'abord 'Now', ce magnifique instrumental, piano violon, qui ouvre Hereafter, à peine deux minutes, très solennelles, qui donnent immédiatement envie d'aller plus loin. Ensuite, vient ce 'Q&A' où se mêlent de nombreuses influences progressives modernes, Big Big Train, pour n'en citer qu'une. 'What Remains', la pièce la plus longue de ces trois quarts d'heure, qui comme 'Q&A' commence sur de la guitare acoustique, continue avec violons et piano puis s'envole dans le dernier tiers sur de la guitare électrique et des claviers virtuoses. Enfin, le titre album 'Hereafter', d'un autre temps avec sa flûte et sa guitare sèche, son piano, ses chœurs et ses violons, conclut le disque de belle manière.



Burntfield manifestement se cherche encore. Hésitant entre pop sucrée et alternatif progressif, Hereafter séduira par ses délicates mélodies, la présence de piano, violon et harmonies vocales. L'ombre d'Anathema plane encore trop sur ce groupe pour déterminer la direction que prendra leur musique. Quoiqu'il en soit, ce premier album mérite assurément un détour.



Titres :

Now - instrumental
Sub-Zero
My Grief
Feeling of Love
Q&A
In the Air
The Failure
What Remains
Hereafter

Label :

Progressive Gears Records



Auteur :

Jean-Christophe

Ruin de Tantal (2018)

Un peu de son de Russie aujourd'hui. Groupe récent dans le paysage métallistique d'Europe de l'est, Tantal nous propose son troisième album : 'Ruin'.

Groupe à la formation classique, une guitare, une basse, une batterie, le tout pour accompagner la voix de la chanteuse Sofia. Du métal à nana, du power, du Nightwish-like me direz-vous... Que nenni !!

Le groupe se démarque par la tessiture alto de la voix (timbre plus doux et plus chantant pour nos oreilles, et loin des recherches de prouesses techniques au registre stratosphérique), alors que nous sommes plutôt habitués à des voix de sopranos ou mezzo-sopranos.

Pas de sample symphonique ici, seulement quelques touches de piano pour accompagner la voix sur certains passages calmes.

Dans un style heavy-metal tout de même assez mélodique, certains titres de 'Ruin' peuvent paraître convenus (comme 'Constant Failure' par exemple). D'autres plus originaux (comme 'A hopeful Lie', 'Low') proposent un jeu instrumental chargé de riffs saccadés, aux couleurs modernes de métal gothic et de djent, et n'hésitent pas à emprunter quelques dissonances, en totale opposition avec le chant clair et naturel de la chanteuse. Une sorte de clair-obscur musical qui donne au jeu instrumental, parfois violent et agressif, une certaine docilité et zenitude, comme si l'on observait la violence d'une tempête depuis le calme de la station spatiale internationale (non, je ne suis pas Thomas Pesquet... mais il faut imaginer).



Je suis resté assez séduit par cette alchimie qui s'opère entre rythme et mélodie, osmose entre calme et énergie. De plus le timbre de la voix, assez inhabituel finalement, est très envoûtant et fait vite oublier les manques d'originalité de certains morceaux. En somme, un bon moment musical.



Titres :

Constant Failure
Denial
Torn Inside
Drained
Torpil
A Hopeful Lie
Low
Ruin
Tears Of Yesterday
The Awakening

Label :

Metal Hammer

Auteur /

Guillaume

Live reports

Prog'Sud 2018



Photo par Cathy du Prog'Sud

Pour cette 19^{ème} édition du Prog'Sud, j'ai pu assister aux soirées du 10 et 12 mai. Plus qu'un an pour atteindre la deuxième décennie, un très bel âge pour un festival.

Le jeudi 10 mai 2018

La première soirée nous présente deux grands habitués, le trio international Telescope Road et les français de Lazuli, alors que les gallois de Godsticks s'insèrent entre les deux.

Telescope Road

Telescope Road, dont c'est la quatrième participation consécutive, a l'honneur et la charge d'ouvrir le festival. Il s'agit du groupe actuel d'Alain Chiarazzo, un des organisateurs du festival. Outre Alain Chiarazzo (guitare) le groupe se compose de l'américain William Kopecky (basse) et du finlandais David Lillkvist (batterie). Le trio a sorti en 2016 son premier et actuellement seul album à ce jour. Un nouveau est toutefois en préparation et la plupart des morceaux joués ce soir en feront sans doute partie, puisque sauf erreur de ma part un seul titre, 'The creature', appartient au premier opus. William Kopecky a expliqué le titre par le fait que comme le monstre de Frankenstein, il est constitué de plein et parties différentes.

L'état de santé d'Alain Chiarazzo ces derniers temps avait conduit le groupe à devoir annuler quelques shows en France et à l'étranger. Mais ce soir il est bien présent même s'il n'est sans doute pas dans une forme optimale. Présentateur des groupes du festival, il laisse ici le devant de la scène à son volubile compère, William Kopecky aussi à l'aise dans la communication et sur scène qu'avec sa basse. Son mélange d'anglais et de français toujours agrémenté d'un sourire et souvent accompagné de grands gestes explicatifs ne peut que séduire le public.

Le groupe a donc joué six titres fort sympathiques. Ils termineront le show avec l'excellent 'African birds'. Des musiciens expérimentés et une osmose musicale évidente permettent au trio de satisfaire pleinement leur public.

Set list :

Scarecrow, Crystal revenge, Unfolding, The Creature, Breathless, African birds

Godsticks

Ce sont ensuite les gallois de Godsticks qui montent sur scène. Il s'agit du premier groupe du label Kscope à participer au festival. J'apprécie plusieurs artistes de ce label dont certains font partie de mes préférés comme Anathema, Gazpacho, The Pineapple Thief, Iamthemorning ou Lunatic Soul par exemple. La musique de Godsticks, trop heavy et pas assez mélodique à mon goût, m'accroche beaucoup moins. Le groupe créé en 2008 se compose de Darran Charles (chant et guitare) qui, par ailleurs, joue avec The Pineapple Thief en tournée, Dan Nelson (basse), Gavin Buschell (guitare) et Tom Price (batterie). Leur set est essentiellement composé de titres de leurs deux derniers albums. Seul le très court 'The offer still stands' du premier album s'est immiscé. Ils ont joué de manière très énergique, les guitares en avant avec de nombreux soli joués alternativement par Darran Charles et Gavin Buschell. Malheureusement ceux-ci étaient souvent noyés dans la masse musicale. Le chant de Darran Charles a souffert du même problème. Pour ma part, je n'ai pas vraiment été séduit par leur concert. Seuls les deux ou trois morceaux les plus calmes m'ont un peu plus accroché comme par exemple 'We are leaving'.

Set list :

Below the belt, Hard To Face, The Offer Still Stands, Guilt, Fame & Silence, Avenge, Revere, Everdrive, We Are Leaving, Lack of Scrunity



Photo par Cathy du Prog'Sud

Lazuli

La soirée se termine avec le recordman des participations (8), à savoir le groupe gardois Lazuli qui vient nous présenter leur huitième album, intitulé sobrement Saison 8. Dominique Léonetti (chant et guitare) nous dit aussi que c'est la huitième année d'existence du groupe sous sa forme actuelle. Pour les non connaisseurs qui ne doivent pas être nombreux, je rappelle la composition du reste du groupe, en commençant par le frère Claude Leonetti avec sa mémorable et unique Léode, Gédéric Byar à la guitare, et les deux membres plus récents, Vincent Barnavol à la batterie

et Romain Thorel aux claviers et cor. Leur performance était bien évidemment axée sur leur dernier opus avec sept titres présents sur huit. Ceux-ci rendent très bien sûr scène et comme souvent sont même meilleurs qu'en studio. Le reste était composé de quelques grands classiques comme 'L'arbre', l'hypnotique et magique 'Je te laisse ce monde', ou 'Le miroir aux alouettes' avec Romain Thorel qui prend la place de Vincent Barnavol sur la seconde partie. Comme il est désormais de tradition après 'Les courants ascendants', Romain Thorel et Vincent Barnavol se lancent dans une improvisation complètement folle. Le rappel est constitué de l'enivrant 'Nos ames saoules' et de l'incontournable '9 hands around the marimba' avec comme toujours quelques notes tirées d'un "tube" qui viennent s'insérer. Cette fois, les gardois, revenant d'Allemagne, ont joué quelques notes de '99 luftballons' de Nena. Malgré l'absence de dernière minute d'Ali Laouamen, collaborateur de longue date du Prog'Sud et de Lazuli, le son était comme souvent excellent. Son remplaçant a parfaitement assuré l'intérim.

Set list :

J'attends un printemps, Un linceul de brume, Déraïlle, Le miroir aux alouettes, Mes amis mes frères , Les côtes ,
Chronique canine, Je te laisse ce monde, L'arbre, Mes semblables, De deux choses lune, Le lierre, Les sutures, Les
courants ascendants

Rappel

Nos ames saoules, 9 hands around the marimba (avec 99 luftballons de Nena)



Photo par Cathy du Prog'Sud

Samedi 12 mai 2018

Le progressif italien a quasiment toujours été présent au Prog'Sud et compte de nombreux amateurs parmi son public. Cette année, les organisateurs avaient donc décidé de lui consacrer une soirée, la seconde, à laquelle je n'ai pas assisté. Le premier groupe était Aerostation, dernier projet du claviériste Alex Carpani. Celui-ci est un habitué du festival. Le second était le Georgio "Fico" Piazza Band. Ce groupe monté par un des membres fondateurs du plus connu des groupes progressifs italiens PFM a justement pour but de faire renaître la musique de celui-ci. Ils devaient jouer des morceaux des deux premiers albums du groupe et notamment le célèbre 'Impressioni di settembre'. The Watch notamment connu par ses reprises de Genesis période Peter Gabriel mais aussi auteur de plusieurs albums a clôturé la soirée pour le plus grand bonheur du public.

La dernière soirée nous propose deux groupes français: Ex'odd et le Franck Carducci Band. Entre les deux, le festival accueillait, pour la première fois, un groupe originaire d'Autriche dénommé Blank Manuscript.

Ex'Odd

Ex'odd est un groupe local puisqu'issu de la pépinière Jas'Rod. J'avais d'ailleurs eu l'occasion de les voir lors d'un concert de groupes locaux, dont Elora, quelques années en arrière et j'en avais plutôt gardé une bonne impression. A l'époque un saxophoniste faisait partie du groupe. Il a été depuis remplacé par un violoniste puis par un claviériste Mickael Bertoncini toujours présent. Le membre le plus récent est le batteur Alban Gautier, alors que les fondateurs encore présents sont Grégory Baldoureaux à la guitare et Sylvain Massaïa à la basse.

Ils nous ont présenté en intégralité leur second album au nom énigmatique Ta2πR, album concept sur d'anciennes grandes civilisations qui a la particularité de proposer des plages narratives avec l'artiste local Jo Corbeau à la voix chantante. Des vidéos poétiques ont été faites pour illustrer ses passages parlés. La première a connu quelques soucis au démarrage mais ensuite tout s'est parfaitement déroulé. Le groupe dont les membres portaient chacun un tee-shirt mentionnant une des quatre parties principales et instrumentales étaient très concentrés sur la musique. Je pense que l'effet est voulu mais a tendance à couper les musiciens du public ce qui rend l'adhésion difficile, surtout que les deux premiers titres Aldébaran et Persepolis ne sont pas vraiment énergiques. Le plus furieux et long Rapa Nui a permis de s'immiscer un peu plus dans leur univers. 'Angkor vat' cloturait de belle manière le show. Je dois avouer que je n'ai pas été emballé par leur prestation dans ce contexte, mais le groupe avait aussi de fervents supporters. Vu le style musical, une écoute dans le calme est sans doute plus appréciable au moins dans un premier temps.

Set list :

Astre Témoin (vidéo), Aldébaran , Royaume Achéménide (vidéo), Persepolis, Exode Onirique (vidéo), Rapa Nui – instrumental, Prière Du Peuple Khmer (vidéo), Angkor Vat - instrumental

Blanck Manuscript

Le second groupe de la soirée, Blank Manuscript, est une découverte des organisateurs. Le groupe a sorti son premier album Tales from an island, impressions from rapa nui en 2009, un concept album que le groupe jouait en intégralité en concert avec d'authentiques costumes d'habitants de l'île de Pâques. Leur excentricité était déjà bien présente. En 2012 ils sortent un mini concept album A profound path basé sur la divine comédie de Dante, mais tiré à seulement 222 exemplaires et bien évidemment épuisé. Leur dernier concept album The waiting soldier est sorti en 2015.

Composé de cinq membres, mais parfois plus nombreux sur scène, ils se présentent dans leur formation de base. Les claviers de Dominik Wallner sont sur le devant de la scène au centre, perpendiculaires avec un espace entre les deux où le musicien prend place faisant souvent des demi-tours. A sa droite se tiennent le bassiste Alfons Wolmuth et le multi-instrumentiste Jakob Aistleitner. A sa gauche se trouvent le guitariste Peter Baxrainer et un peu caché le batteur Jakob Sigl. Ils portent des habits plutôt originaux même si moins excentriques que celles que l'on peut voir sur leurs vidéos.

Les autrichiens nous ont proposé un show très dense, avec une musique très ambitieuse, croisement de jazz rock et de prog seventies notamment celui de Pink Floyd des premières années après Syd Barrett. Après un premier morceau 'Beast of the cave' issu d'un album sur Lovecraft avec plusieurs artistes, Dominik Wallner s'est adressé au public pour

annoncer dans un mélange de français et d'anglais qu'ils allaient jouer leur dernier concept album dans son intégralité. Ils sont donc partis pour une impressionnante prestation sans interruption provoquant plusieurs séquences d'applaudissements spontanés. Ils ont en plus directement enchaîné sur 'The magician's dance' morceau plus folklorique joué depuis de nombreuses années mais dont je ne connais pas l'origine. Le chant ne tient pas une place très importante mais chose inhabituelle, il est partagé entre plusieurs membres. Déjà bien occupé avec ses différents claviers posés sur la scène, Dominik Wallner utilise aussi un clavier portable et semble de plus en plus en transe au fur et à mesure de l'avancement du concert. Tous les musiciens sont remarquables, mais Jakob Aisleitner fait sensation avec sa faculté à passer d'un instrument à l'autre avec une étonnante aisance. Il a utilisé saxophone, flûte traversière, clarinette, guitares électriques et acoustique, ainsi qu'un instrument à cordes peu courant dont je ne pourrais vous dire le nom. En rappel, ils jouent un nouveau morceau 'Pressure of pride' assez festif.

Sans doute totalement inconnus de 99% du public avant l'annonce de leur participation, ils ont proposé un superbe concert qui a conduit un bon nombre de spectateurs à se précipiter à leur stand à la fin du concert. Par ailleurs, mon petit doigt me dit que les autrichiens pourraient bien participer à un futur festival Crescendo.

Set list :

Beast in the Cave, The Waiting Soldier avec Induction, Public Enemy, Kites to Sky , Doubts , The Night , Conclusion, Cloud, Magician's Dance

Rappel :

Pressure of Pride



Photo par Cathy du Prog'Sud

Franck Carducci Band

Pour avoir écouté leur album, leur musique est transcendée par l'interprétation scénique des musiciens. Il est possible de dire la même chose du groupe qui clôturait la soirée et le festival, à savoir le Franck Carducci Band, originaire de Lyon. Ils avaient mis le feu au Prog'Sud il y a trois ans. Depuis leur réputation sur les scènes françaises et internationales n'a cessé de monter. De ce fait, l'organisation attendait un public plus nombreux que celui présent ce samedi. Cela dit la salle était correctement remplie. Franck Carducci a d'ailleurs remercié les spectateurs présents de soutenir la musique live qui se fait de plus en plus rare dans les médias.

Le groupe a subi un changement depuis son dernier passage. Steve Marsala a remplacé Mathieu Spaeter à la guitare. Les autres membres restent inchangés avec Olivier Castan aux claviers, Nino Reina à la batterie, Christophe Obadia à la guitare et Mary Reynaud pour le chant, quelques instruments et le rayon de soleil.

Le groupe a commencé depuis septembre 2017 sa nouvelle tournée intitulée *On the road to nowhere*, mais véritablement mise en place en mars 2018. Ils interprètent beaucoup de nouveaux morceaux, même s'ils n'ont pas encore sorti de troisième album. Déjà axé sur le spectacle lors de la tournée précédente, le curseur est encore monté d'un niveau pour celle-ci. Le ton est donné dès le départ avec des extraits de chansons très médiatiques lors de la mise en place des musiciens attendant visiblement une 'Superstar' titre de ce nouveau morceau et qui arrivera avec des lunettes de soleil, provoquant l'émoi sur scène. La superstar s'éclipsera ensuite pour laisser place à Franck Carducci qui s'est dit en retard comme le lapin d'Alice. 'The after effect' est lancé avec une Mary Reynaud très à l'aise avec le theremin. C'est ensuite le tour du très épique 'Achilles' issu du premier album. Le nombre de titres existants augmentant, il est nécessaire de faire des choix, mais pour permettre d'en entendre le plus possible le medley a été créé et le groupe se plie donc à cet exercice en l'entamant par 'The Quind', plus ancienne composition de Franck Carducci qui avait 15 ans à l'époque.

Place ensuite à quatre nouveaux morceaux. D'abord 'On the road to nowhere' pour lequel tous les membres du groupe viennent apporter leur voix sur le devant de la scène seulement accompagnés de la guitare acoustique de Franck. Puis c'est au tour de Mary Reynaud d'illuminer la scène dans tous les sens du terme avec 'Angel', une composition qu'elle a signé. Pour celle-ci elle porte une cape lumineuse du plus bel effet qu'elle utilise comme toujours avec une grâce infinie. 'Slave to rock and roll' et 'Deja vu airport' clôturent cette série de manière très rock. Le set se terminera par le très joué et spectaculaire 'Alice's Eerie dream', sans doute le morceau le plus attendu sur scène par les spectateurs.

'Artificial Paradises' est joué en rappel avec la participation vocale du public et agrémenté de quelques notes d'"Eclipse" de Pink Floyd.

Set-list

Superstar, The after effect, Achilles, Medley (The quind/Journey through the mind/The last oddity), On the road to nowhere, The angel, Slave to rock and roll, Deja vu airport, Alice's eerie dream

Rappel :

Artificial paradises (avec extraits Eclipse de Pink Floyd)

Conclusion

Le programme 2018 s'est avéré plus consensuel que celui de l'an passé et d'une qualité plutôt homogène. Le public a encore répondu présent, mais il semble difficile de passer un cap supplémentaire en terme de fréquentation. La majorité du public est constitué d'habitues. Quelques anciens ne viennent plus, remplacés par des curieux ou des personnes amenés par des habitués. Au final le public présent reste plus ou moins stable ces dernières années. La convivialité est toujours au rendez-vous. A l'année prochaine pour la vingtième édition, date anniversaire importante qu'il conviendra de célébrer.

Galaad et Lazuli Chez Paulette



Vendredi 22 juin 2018

Une nouvelle soirée arpégienne qu'il ne fallait manquer pour rien au monde. Alors que onze suisses couraient après un ballon rond en Russie, cinq autres avaient fait le voyage jusqu'en Lorraine pour jouer du rock progressif. Galaad était de retour en France après plus de vingt ans d'absence avec, dans leurs bagages, de nouvelles compositions. Cela ne pouvait se produire que Chez Paulette avec, comble de bonheur, le groupe Lazuli que nous retrouvions après le Z7, le Art Rock Festival et Prog'Sud.

Suisses, allemands, luxembourgeois et français se pressaient devant la porte du pub rock, plus de deux cents personnes, impatientes de découvrir en live ces suisses quasi mythiques, et de retrouver nos fabuleux gardois, habitués du lieu.





Lorsque l'on n'a jamais entendu Pierre-Yves en live et que l'on connaît un temps soit peu PYT ou Galaad, on se prend une énorme claque sur les oreilles. Si le bonhomme a la carrure d'un Fish, il en possède également la prestance et le charisme. Sa voix, elle, bien plus rugueuse et puissante, s'étend des graves aux médiums avec force. L'homme costumé, maquillé, s'avance sur la scène et hypnotise. Il faut du temps pour s'en détacher et découvrir le jeu de guitare de Sébastien Froidevaux et les dentelles de claviers.

Le quintette, qui n'a sorti que deux albums depuis leurs débuts, nous offre un set puissant dans lequel se glissent de nouveaux morceaux comme 'merci [puR]' et 'L'Esprit des frères', qui figureront dans leur prochain album très attendu, et d'autres classiques tirés de Vae Victis. Nous avons même droit à 'Kim' qui était joué pour la première fois en live.

Il ne manquait qu'un rappel pour être au Nirvana.

Set list :

L'Épistolier, Le feu et l'eau, La loi de Brenn, Merci [puR], L'Esprit des frères, Crier haut, briller haut.

Après une petite mise en place, ce sont nos amis de Lazuli qui entrent en lice. Neoprogram les aura vu à quatre reprises cette année sans pour autant souffrir d'overdose. Leur album Saison 8 est à l'honneur avec des titres comme le fabuleux et très fort 'Les Côtes', 'J'attends un Printemps', 'Chronique Canine' et bien entendu une rétrospective de morceaux plus anciens. La magie opère encore une fois malgré un set émaillé de soucis techniques (plus de retour pour nos musiciens), mais pendant que les techniciens s'affairent, Romain et Vincent improvisent un fabuleux duo piano batterie. Nous ne perdrons pas au change.





Sur scène Dominique danse, cabriole, sourit, se posant essoufflé, pour saluer M. Trump et la bêtise humaine. Romain devient batteur lorsque Vincent joue des percussions, complice Gédéric rejoint Claude sur la gauche de la scène, Romain fait sonner son cor et ils se retrouvent tous à la fin devant le traditionnel marimba devenu incontournable. La chorégraphie est bien rodée, mais on ne s'en lasse pas, bonne humeur, zen attitude même lors des galères, le groupe nous submerge de son amour et de leurs fabuleuses mélodies dont lui seul a le secret. Quand tout s'achève, après minuit, je reste comme perdu. Comment ça la fête est terminée ?

Set list :

J'attends un Printemps, Un linceul de brume, Déraillé, Le miroir aux alouettes, Mes amis mes frères, Les côtes, Chronique canine, Je te laisse ce monde, L'arbre, Mes semblables, Les 4 mortes saisons, De 2 choses lune, Le Lierre, Les sutures, Les courants ascendants, Le temps est à la rage, Nos âmes saoules, Marimba

Inutile de vous dire que ce fut une des plus belles double affiches dont nous ait régalés l'association Arpegia. En plus de deux fabuleux concerts, ce furent de magnifiques rencontres avec Lazuli et PYT. Ceux qui n'étaient pas là s'en mordront les doigts, s'il leur en reste encore. Prochain rendez-vous avec Soup et The Watch le 18 novembre.



Quelques concerts à venir en France

- 07/07/2018 Steven Wilson Olympia – Paris
- 09/07/2018 The Morganatics Salle André Malraux – Luisant
- 09/07/2018 Anubis Salle André Malraux – Luisant
- 15/07/2018 - God is an Astronaut BT 59 - Bordeaux
- 04/08/2018 Karcus Rock au Château - Villersexel
- 04/08/2018 Ashby Rock au Château - Villersexel
- 04/08/2018 Gens de La Lune Rock au Château - Villersexel
- 04/08/2018 Marillion Rock au Château - Villersexel
- 05/08/2018 Anekdoten Rock au Château – Villersexel
- 18/08/2018 Karcus Festival Crescendo - Saint Palais sur Mer
- 19/08/2018 Tryo Festival Crescendo - Saint Palais sur Mer
- 19/08/2018 - Galaad Festival Crescendo - Saint Palais sur Mer
- 21/08/2018 - Franck Carducci Festival Crescendo - Saint Palais sur Mer
- 15/09/2018 The Pineapple Thief La Maroquinerie – Paris
- 20/09/2018 Pain Of Salvation La Laiterie - Strasbourg
- 21/09/2018 Franck Carducci Chez Paulette - Pagny-derrière-Barine



Et prochainement

